Document généré le 1 juin 2025 19:11

Études françaises

Jean-Claude Lovey, *Situation de Blaise Cendrars*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1965, 360 p.

Roch Carrier

Volume 3, numéro 1, février 1967

URI : https://id.erudit.org/iderudit/036261ar
DOI : https://doi.org/10.7202/036261ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Carrier, R. (1967). Compte rendu de [Jean-Claude Lovey, *Situation de Blaise Cendrars*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1965, 360 p.] *Études françaises*, *3*(1), 115–121. https://doi.org/10.7202/036261ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-CLAUDE LOVEY, *Situation de Blaise Cendrars*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1965, 360 p.

Que sait-on de Blaise Cendrars ? Rien encore que ce qu'il nous révèle de lui-même, et il n'est pas impossible que son œuvre soit un masque mot à mot formé. Dans son étude, M. Jean-Claude Lovey entend pratiquer à l'égard de cette œuvre une « critique de signification »; autrement dit, il se propose de l'écouter lui dire ce qu'elle sait de l'auteur, du monde qu'il habite, de la conscience de son époque (p. 10). M. Lovey a de vastes ambitions; son entreprise est admirable à cause des dangers qui la menacent. Une autre de ses qualités est la ferveur continuelle avec laquelle il poursuit ses voyages à travers l'œuvre de 4 000 pages dont le tiers est déjà pénible à franchir.

Cette étude, issue d'une thèse, offre d'intéressantes interprétations. Mentionnons tout d'abord les pages 102 à 110 qui

sont les plus pénétrantes, les plus exactes sur le problème des rapports entre la réalité vécue et la vision écrite qu'en propose Blaise Cendrars. Le réel, point de départ du récit, se transforme vite et prend une dimension « insolite » (p. 100). Cette métamorphose amplifiante est constante. Est-il besoin d'illustrer cette affirmation ? M. Lovey explique: « L'anecdote n'a aucune importance en elle-même. Elle n'est que le catalyseur de l'esprit et de l'âme de l'auteur. L'écriture devient un moment d'exploration de l'homme et a le pouvoir de révéler l'auteur à lui-même en ouvrant sur la réalité d'un au-delà de la conscience claire » (p. 106). Les vrais voyages de Cendrars ne sont pas au bout du monde, mais en lui. L'écriture lui est aussi parallèlement un moyen de fugue devant l'absurdité de la vie. Elle serait selon Ferreira de Castro, que cite M. Lovey, un « retour au fabuleux, au temps sans chronique, où tout était inédit, tout extraordinaire, aventureux et possible » (p. 163). Un autre problème est effleuré, dont nous aurions souhaité que M. Lovey nous entretienne plus que durant trois lignes: celui de la perfection esthétique. Cendrars la considère comme « un arrêt de mort » (*cit.* p. 182). Voilà expliqués l'art rauque du poète et son refus de se corriger. M. Lovey découvre aussi que les poèmes de Blaise Cendrars et ses romans ne sont pas séparés par un infranchissable mur. « Nous retrouvons, dit-il, dans les romans de Cendrars les caractères essentiels de ses poèmes » (p. 263) : la soumission au réel, le naturel, la spontanéité, la simplicité, l'intensité et l'influence des images syncopées du cinéma. Malheureusement nous ne sommes en face que d'une intuition. M. Lovey omet de développer sa pensée et de l'appuyer sur une analyse. Il aurait dû préciser, de plus, de quels poèmes il parle. *Séquences*, *Les Pâques à New-York* et *Menus* sont des poèmes. Qu'ont-ils de commun ? *L'Or* et *Bourlinguer* sont de parenté bien éloignée. M. Lovey définit justement cet autre pôle de la vie de Cendrars, l'action. Sans déterminer le sens très exact qu'il faut donner à ce mot (signifie-t-il voyager ou lire ou boire ou travailler ou écrire ou battre Rilke ?), il saisit qu'elle est une aspiration désespérée vers la connaissance, et que cet effort doit aboutir fatalement à un aveu d'impuissance à cause des « limites du cœur et de l'intelligence » (p. 125). Cette autre intuition importante n'est pas vérifiée par des recours à l'œuvre. Félicitons enfin M. Lovey d'apporter souvent des témoignages de *Dan Yack*, ce roman d'une importance extrême pour qui veut comprendre l'idée que Blaise Cendrars se fait de l'art, de la vie et de la mort. Ce livre souvent décourage les commentateurs qui, s'ils le lisaient jusqu'au bout, y découvriraient en outre une excellente définition du roman dit nouveau qui devait naître vingt-cinq ans plus tard et une habile et réussie application de ses prin-

cipes. M. Lovey oublie ces pages quand il proclame sans la circonscrire la « profonde influence [de Cendrars] sur les générations qui le suivirent » (p. 243).

L'entreprise de « situer » Blaise Cendrars est donc vaste. Le premier obstacle rencontré par M. Lovey est l'absence d'études scientifiques consacrées au poète. Les livres qui existent paraphrasent d'une voix fluette ses propos. M. Lovey est souvent forcé d'invoquer des témoignages peu valables tel celui, sur la foi de Cendrars, d'un faiseur de livres comme M. Rousselot. Si le critique ne se refuse aucun des appareils qui peuvent lui aider à lire son poète, c'est-à-dire à définir au centre de l'œuvre créée les liens réciproques de la vie et de la poésie, il cherchera d'abord des certitudes biographiques; il se heurtera à l'ignorance presque totale où nous sommes de la vie de Cendrars. Le travail d'établir une biographie exacte est de première nécessité, d'autant plus que Cendrars confie qu'il glisse sa vie « comme une feuille de papier carbone entre deux feuilles de papier blanc sous le chariot de [s]a machine à écrire » (*cit.* p. 99). La première étape d'une étude de Cendrars doit donc s'employer à le « situer » dans une biographie bien établie sans quoi toute science qui analyserait l'œuvre mentira un peu ou ne dira pas toute la vérité. Vouloir, comme M. Lovey, s'en tenir à des faits « strictement vérifiés » (p. 80) est de bonne guerre, mais c'est refuser le risque, refuser la recherche. Juger que les affirmations de Cendrars sont « quasi incontrôlables » (p. 101) n'est pas un argument valable pour un chercheur passionné. Le refus de chercher est la plus grande faiblesse de ce livre. *Le Latin mystique* de Remy de Gourmont fut pour Cendrars l'occasion d'une « naissance intellectuelle » (*cit.* p. 40-41). M. Lovey cerne en dix lignes cette expérience. À la lecture, il aurait pu découvrir que *Les Pâques à New-York* viennent de ce livre. Il aurait pu montrer comment les premiers poèmes publiés de Cendrars imitaient mal de Gourmont. Cendrars imita de très près Baudelaire; M. Lovey n'en dit mot. Il ne mentionne pas l'influence de Villon à qui Cendrars consacra un très important article dans *la Table ronde* de mars 1952. Que trente lignes établissent la dette de Cendrars envers Schopenhauer est d'une économie excessive. Accorder sept lignes à Gustave Le Rouge qui enseigna à Cendrars l'art d'exagérer, l'art des personnages immenses et lui ouvrit, dans l'écriture, les voies du monde entier, est nettement insuffisant. Traçant les grandes lignes du contexte littéraire des débuts de Cendrars, M. Lovey insiste sur les recherches de l'Abbaye, mais on attend vainement qu'il nous renseigne sur le Futurisme de Marinetti à qui Cendrars doit tant. Trop discret sur certains points, M. Lovey ne craint pas sur d'autres d'étonnantes affirmations. « L'influence, écrit-il, des idées et

des principes dont Cendrars prit connaissance dans les cercles anarchistes de Saint-Pétersbourg est particulièrement notoire » (p. 158) dans son attitude que M. Lovey nomme « anarchisme subjectif » (p. 158). Cendrars a-t-il fréquenté les cercles anarchistes en Russie ? Malgré sa précédente affirmation, M. Lovey n'en sait rien, puisqu'il n'en dit rien. D'après une photographie de l'époque, Cendrars qui était encore Saucer ressemble plus à un jeune bourgeois suisse assuré d'un brillant avenir qu'à un habitué des cercles anarchistes. Il ne refuse pas de se faire photographier en compagnie de bourgeois de la colonie suisse. S'il parle de ses nuits russes, c'est pour nous raconter comment il était prisonnier de ce marchand suisse Léouba. Il a des soucis de marchands et peu de contact avec la ville si l'on croit ses dires (cf. *La tour Eiffel sidérale*). De sa fréquentation des anarchistes parisiens, M. Lovey ne dit rien, sinon qu'elle a eu beaucoup d'influence sur la formation de sa pensée. (Nous avons montré ce que les anarchistes avaient été pour Cendrars: un dépaysement, tout au plus. Cf. ÉTUDES FRANÇAISES, vol. 2, nº 2, juin 1966). Au sujet de cette adolescence bien mal connue, M. Lovey répète ce que l'on a hâtivement écrit, sans vérifier, ni prendre la peine d'utiliser des confessions aussi directes, aussi importantes que ce très mauvais premier roman de Cendrars, *Moganni Nameh*, qui raconte les difficultés de réadaptation à son milieu, après ses voyages, ses angoisses et ses révoltes. À la fin, le héros prend la décision « de les [les gens] épater tous, de les leurrer, de les éblouir, par le jeu de [ses] muscles autant que par le jet de [ses] paroles » (*Œuvres complètes*, tome IV, p. 78). C'est une morale et un art poétique. D'autre part, après les travaux de M. Robert Goffin, de M. Michel Décaudin, de Mme Marie-Jeanne Durry sur le problème de l'influence réciproque entre Apollinaire et Cendrars, écrire: « peu importe lequel des deux eut l'honneur d'instaurer la poésie nouvelle » (p. 54) est un peu facile, surtout si l'on affirme plus loin, sans façon: « c'est à la suite de contacts fréquents avec lui [Cendrars] qu'Apollinaire change sa manière de penser et d'écrire » (p. 231). En deux lignes, le problème est éludé. Rien n'a été dit de leurs relations, de leur amitié. Qu'ont-elles été ? Quand cette lettre non datée fut-elle écrite, où Cendrars avoue à Apollinaire: « Vous êtes mon maître. » ? M. Lovey ne mentionne pas cette lettre. Il est possible de la dater assez précisément en faisant certains recoupements avec les *Anecdotiques* d'Apollinaire. La partie biographique de l'étude de M. Lovey comporte plusieurs trous. Quel rôle véritable Blaise Cendrars a-t-il joué à la guerre ? Quel travail a-t-il accompli au cinéma, au temps de *La roue* ? Abel Gance pourtant le raconte. Quels films tourna-t-il en Italie ? Quels furent ses rapports avec

Dada ? Comment expliquer que le premier numéro de *Cabaret Voltaire* offre un poème de Cendrars ? Quelle a été son attitude avec les surréalistes ? Lui doivent-ils quelque chose ? Que fut Cendrars de 1917 à 1922 ? Que fait-il en Amérique du Sud de 1924 à 1929 ? Où est-il de 1931 à 1939 ? M. Lovey n'est jamais tenté d'aller aux sources. Il se satisfait la plupart du temps de répétitions machinales et de poncifs. Ainsi, lorsqu'il sait que Cendrars découpe un poème dans un article de journal, un fait divers, il ne succombe pas à la tentation de trouver l'article, ce qui aurait été facile. Tant d'imprécisions empêchent son étude de vraiment servir la connaissance de Blaise Cendrars.

Le manque de rigueur dans la recherche, il nous faut le reprocher à M. Lovey dans l'élaboration de son travail. Diviser son étude en trois parties, aventure, conscience, style, était sage. Voyons de quelle façon il voyage autour de ces sommets d'où il contemple l'œuvre entière, en prenant garde d'oublier que le monde de Cendrars est une jungle: s'y perdre est facile. Cette œuvre n'est pas une invitation à la rigueur ni à la modestie. Il est difficile de demeurer devant elle homme de science. M. Lovey a voulu tout dire. Il se condamnait ainsi au désordre. Voyons. De poète, dit-il, Blaise Cendrars devient romancier en 1925 (p. 91). Lovey ne peut s'empêcher de dire qu'en 1947 il fait encore des poèmes mais les garde pour lui (p. 91) ; cette sorte de gourmandise pousse M. Lovey à nous parler des sept péchés capitaux pratiqués par Cendrars (p. 91) et nous apprendrons que, par l'odorat, moyen de connaissance exceptionnelle, il rejoint les civilisations primitives (p. 92) ! Autre exemple: M. Lovey analyse les caractéristiques du style des poèmes de Cendrars. Il propose ensuite que romans et poèmes ont les mêmes caractéristiques (p. 263) sans s'attarder à vérifier son hypothèse. Il nous faut lire ensuite un chapitre consacré à la chronique des temps modernes (pp. 264-283), quelques pages sur la difficulté d'écrire, avant qu'il ne nous dise quelque chose sur les romans et leurs caractéristiques (p. 288) ; sur ces paragraphes, d'ailleurs hâtifs, se greffe une continuation de l'analyse des poèmes. Un troisième exemple: M. Lovey esquisse la biographie du poète. Nous sommes en 1916 (p. 80). Puis (p. 81) nous voici au Brésil avec Cendrars en 1924, pour aboutir après quelques lignes à une signification psychiatrique de la perte de la main droite survenue en 1915. Dernier exemple: M. Lovey ne craint pas de poursuivre, page 143, le développement d'une idée commencé page 82. Ces bonds, ces retours en arrière n'évitent pas les nombreuses répétitions, rendent difficile la lecture et enlèvent toute force à son interprétation, car l'argumentation est dispersée.

Le projet de M. Jean-Claude Lovey était d'inventorier la pensée de Cendrars émiettée aux quatre horizons de son œuvre, d'en reconstituer la mosaïque, et de la « situer » dans une tradition et dans un contexte contemporain. Ne nous attardons pas ici à des problèmes qu'il n'effleure même pas, soit qu'il les évite, soit qu'ils ne se posent pas pour lui et ne nous attachons qu'à ce que nous livre son étude. À Cendrars l'univers apparaît d'une inextricable unité: les trois règnes et le cosmos obéissent à une force aveugle et absurde (p. 204). Son écriture, nourrie de voyages, de lectures, de contacts humains est une tentative de transcender l'absurdité fondamentale du monde, et la poésie, tentative de connaissance contre l'incapacité totale de l'intelligence humaine à comprendre, à expliquer, à concevoir une morale de bonheur. Telle est la pensée de Blaise Cendrars, selon M. Lovey. L'on me pardonnera d'avoir condensé son interprétation autant que faire se peut. Nous sommes d'accord avec elle sur le fond, mais non point quand il ajoute que le poète propose une morale de fraternité basée sur le principe que par « l'homme du peuple ... l'on peut atteindre à l'essence de l'Homme » (p. 213). Cendrars, s'il ne la pratique que trop, n'est pas entier dans cette philosophie de bistrot. Ailleurs est sa morale: espérer au sein du plus cosmique désespoir. C'est ce que signifie: vivre dangereusement. Croire que Cendrars « retrouve Camus dont l'humanisme laïc de *la Peste* n'est pas éloigné de son propre humanisme » (p. 150) est un rapprochement superficiel. Sa pensée est « étriquée et incomplète » (p. 311), juge M. Lovey; il manque, dit-il, d'aptitude à s'élever du plan humain au plan métaphysique (p. 311); « les solutions, ajoute M. Lovey, qu'il apporte à quelques-uns des problèmes essentiels de l'homme et de l'univers nous paraissent rester en deça des cristallisations définitives » (p. 311): nous aurions mauvaise grâce de contredire M. Lovey sur ces jugements; ils sont exacts et modérés. Mais nous sommes ahuris quand il prétend découvrir un courant continu de mysticité dans cette œuvre grâce aux indices suivants: plusieurs des récits et romans de Cendrars sont des ouvrages à clefs, ce qui prouve son goût du mystère; ensuite, il lisait, en son âge avancé, saint Jean de la Croix. M. Lovey confond-il mystique et mystificateur ? Nous ne pouvons non plus réprimer un mouvement d'étonnement, au chapitre de la religion, devant ce fait de la conversion in extremis d'un Cendrars amoindri, « foudroyé », sur lequel M. Lovey insiste alors qu'il tait certaines prises de positions assez évidentes du temps où l'homme était autre. M. Lovey ne doit pas ignorer ce passage où Cendrars met en scène les aumôniers de deux armées ennemies: les aumôniers demandent à un même Dieu les secours pour anéantir l'armée adverse. Dois-je faire remarquer, finale-

ment, que nous lisons trop de formules satisfaites dans ce livre: « nous tenons l'une des clefs essentielles de Cendrars » (p. 91) ; « la vraie nature du poète est là » (p. 133) ; « ce texte est capital » (p. 125) ; « peut-on trouver meilleure définition de l'œuvre même de Cendrars ? » (p. 99) ; « cette citation nous renseigne parfaitement » (p. 134) ; « la clef secrète d'un des récits de *Bourlinguer* » (p. 136).

Il nous resterait à commenter la bibliographie de M. Lovey. Encore ici, l'auteur ne se soucie guère de compléter le travail commencé par ses prédécesseurs. Faute d'espace, nous ne pouvons faire une analyse détaillée de ses lacunes. Disons simplement que cette bibliographie est bien avare de précisions et de dates pour la partie consacrée aux textes de Cendrars donnés à la presse; elle est nettement incomplète et insuffisante pour la partie qui rassemble les articles consacrés à Cendrars. Que l'on veuille bien croire que faire la liste des absents serait long.

*
* *

Entreprendre d'écrire une synthèse de la vie, de l'œuvre et de la pensée de Blaise Cendrars, c'est vouloir fixer sur une toile la multiple image d'un fleuve toujours le même pourtant. Pardonnez-moi de préférer le fleuve à sa peinture. La pensée de Cendrars n'est pas un système patiemment construit et ajusté tous les jours à la mouvante réalité pour qu'enfin la réalité semble elle-même s'ajuster au système statique et durable. La pensée de Cendrars est impulsive. Elle naît d'un instant de vie: elle est cri d'émerveillement ou de colère. La déraciner de son contexte d'expérience, c'est la condamner à l'étiolement, à la platitude. L'œuvre devient aride, insuffisante, elle perd tout relief: c'était sa vie. Nous sommes menacés de plusieurs autres livres sur Blaise Cendrars. Leurs auteurs éviteront difficilement les écueils qu'a heurtés M. Jean-Claude Lovey. Leur enthousiasme trouvera trop longue la patience qui serait nécessaire à leur travail. Qui donc aura l'audace de libérer Blaise Cendrars de sa légende de cosmopolitisme, d'aventurier, d'anarchiste pour nous présenter un Blaise Cendrars bourgeois, pantouflard et frileux !

ROCH CARRIER